



4

Hiver 2004

Actualités de l'IMV

Grand Théâtre de Genève : l'IMV fête ses cinquante ans

C'est au foyer du Grand Théâtre de Genève que l'Institut et Musée Voltaire a fêté son cinquantième anniversaire. L'inauguration officielle de la bibliothèque et du musée a en effet eu lieu le 2 octobre 1954 : elle avait alors conclu deux ans de discussion entre le Conseil administratif de l'époque et le milliardaire Theodore Besterman, passionné de Voltaire, et qui proposait, en échange de sa nomination au rang de conservateur, le don à la Ville de l'ensemble de sa prestigieuse collection d'imprimés, de tableaux et de manuscrits.

Alain Jacquesson, directeur de la BPU, a ouvert les débats en établissant un bref rappel historique : la maison est passée en 1973 aux mains de Charles Wirz, a connu une importante rénovation entre 1989 et 1994, date du tricentenaire de la naissance de Voltaire, et s'ouvre maintenant à un plus large public, grâce à un effort particulier dans le domaine de la médiation culturelle.

François Jacob, conservateur, après avoir remercié les différents partenaires de l'Institut, a insisté sur les nouveautés dernièrement mises en place : la *Gazette* électronique a déjà publié plusieurs numéros, un projet de *Voltairiana* est en cours (le premier numéro paraîtra à la fin de l'hiver), et l'exposition intitulée « Tremblez, terriens ! », actuellement en phase de préparation, donne lieu à une série d'intéressantes collaborations.

M. Patrice Mugny, conseiller administratif, a ensuite clos les débats, en souhaitant qu'un esprit « voltairien » anime davantage les débats citoyens dans l'ensemble de la Suisse. Il en a ensuite appelé, dans le sillage de l'hôte des Délices, à plus de tolérance envers autrui.

Candide de Jean-Marie Curti au Grand Théâtre : un réel succès

La soirée du 2 octobre avait été ouverte par la présentation au public, au foyer du Grand Théâtre, de *Candide*, opéra comique de chambre pour percussions et quatre solistes, livret de Colette Tomiche et musique de Jean-Marie Curti, d'après le conte de Voltaire.

La création de l'œuvre avait été faite à Ferney-Voltaire en 1994, dans une mise en scène de Vincent Tavernier. Une tournée avait été ensuite organisée dans le nord de la France et dans toute la région parisienne, dans le cadre de l'IFOB (Ile-de-France Opéra Ballet) et avait donné lieu à un vaste projet pédagogique.

Les interprètes de cette soirée du 2 octobre étaient Alain Thai (haute-contre), Philippe Tigeot-Gortari (ténor), Philippe Le Chevalier (baryton) et Paul Médioni (basse).

Inauguration de l'exposition « Aux lieux d'une œuvre : Gérald Hervé (1928-1998) »

L'Institut Voltaire a présenté le 28 octobre dernier sa quatrième exposition temporaire intitulée « Aux lieux d'une œuvre : Gérald Hervé (1928-1998) ». Ecrivain français contemporain, Gérald Hervé est l'auteur d'une œuvre oscillant du roman (*Les Hérésies imaginaires*) à la réflexion philosophique (*La Nuit des Olympica*). L'exposition, réalisée en étroite collaboration avec l'Association des Amis de Gérald Hervé, propose un « salon de lecture » où sont réunis non seulement tous les textes actuellement publiés de Gérald Hervé, mais également les articles critiques relatifs à son œuvre.

Table ronde du Pen Club romand aux Délices

Le Pen Club romand a organisé, le jeudi 18 novembre dernier, à l'occasion de la Journée des écrivains en prison, une table ronde sur le sujet. La maison de Voltaire a été choisie comme lieu de rendez-vous et ce sont plus de trente personnes qui se sont réunies dans la bibliothèque.

Eugène Schoulgin a d'abord évoqué les actions 2004 du Comité des Ecrivains en Prison de PEN International contre la répression des intellectuels à Cuba, au Vietnam et ailleurs, ainsi que le succès d'une Maison des Ecrivains fondée à Kaboul dans la Swiss Peace House. Fikret Baskaya a ensuite raconté ses propres tribulations ainsi que celles des éditeurs en Turquie. Le tout a donné lieu à des discussions nourries et à un état des lieux très suggestif de la situation des écrivains dans le monde, dès lors qu'est mise en cause leur liberté d'expression.



4

Hiver 2004

Voltaire nous écrit

L'éducation d'un prince

Le conte en vers que nous proposons aujourd'hui à la sagacité de nos lecteurs a été composé par Voltaire en 1764 et publié en avril de la même année dans les *Contes de Guillaume Vadé*. Il servira par la suite de cadre à l'opéra-comique de Grétry, *Le Baron d'Otrante*. Tous les motifs voltairiens y sont bel et bien présents, et le mélange de termes souvent familiers à la noblesse de l'alexandrin rend ce texte particulièrement savoureux. Bonne lecture !

L'éducation d'un prince

Puisque le Dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encore assiégés des orages,
Et que nos prés riants sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loisirs sont plus doux par nos amusements.
Je suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfants.

Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
Elevé comme un sot, et sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat assez mince ;
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur ;
Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire
Qu'il avait des talents, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Était du monde entier l'amour et la terreur ;
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France,
Que son trésor ducal regorgeait de finance ;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécile)
Avalait cet encens, et, lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
Quand il avait diné croyait son peuple heureux.

Il restait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux serviteur du feu prince son père,
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.

Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent ;
Emon fut exilé, le maître n'en sut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis et son bien
Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son âme appesantie,
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant,
Le poids de la misère accablait la province,
Elle était dans les pleurs ; Alamon dans l'ennui,
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ;
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre, et son cœur se sentit :
Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère ;
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant ;
Et les deux scélérats qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, et vint à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit son paquet, et le trempa de larmes :
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;
Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend : Bas les armes !
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ !
On voit un peuple entier fuyant de place en place :
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de musulmans, le cimenterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent ;
La mort le devançait, et dans Rome la sainte
Saint Pierre avec Saint Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala
Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes ;
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés.
Tels étaient monseigneur et ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur
Qui toujours se signant, et disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance et se mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent ;
Les hommes, les chevaux, et les chasses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature :
Ils sont trop charlatans ; l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure :
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.
Du chef des musulmans le duc fut le partage.
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge ;
Il paraissait robuste ; on le fit muletier,
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier ;

Ses muscles, énervés par l'infâme mollesse,
Priront dans le travail une heureuse vigueur.
Le malheur l'instruisit ; il dompta la paresse ;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile,
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus malgré son évangile ;
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
A son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regards, et briguent son mouchoir ;
Les plaisirs partageaient les moments de sa vie.
Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,
Une étrille à la main prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, ministre de l'amour,
Au superbe Abdala conduisait à son tour :
Prêt à s'évanouir il s'écria : Perfide !
Ce malheur me manquait ; voici mon dernier jour.
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre.
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre
Qui pénétrait à l'âme ; et ce regard lui dit :
Consolez-vous, vivez, songez à me défendre ;
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.
Amide comparut devant Son Excellence :
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les faisant attendre, irritaient ses désirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes.
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère
Et, pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? Parlez, répondit le corsaire,
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès :
La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala répliqua : Vos désirs sont mes lois.
Ainsi dit, ainsi fait. Le très indigne prêtre,
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'est pas tout, dit-elle ; il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle :
Vous avez du courage ; Emon vous est fidèle ;
Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Emon ;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon ;
Il donnera pour vous les restes de sa vie.

Tout sera préparé : revenez dans trois jours ;
Hâtez-vous. Vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée :
Les moments sont bien chers à la guerre, en amours.

Alamon répondit : Je vous aime, et j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat, devenu malheureux ;
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince ; ils pleurèrent tous deux :
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentiments d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence ;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.
Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux fripons
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons ;
Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire,
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels : le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Misérable ! c'est vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître ;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu :
Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse.
Vous m'aviez fait dévôt ; vous trompiez ma jeunesse ;
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon esprit et mon cœur :
De mes sujets, de moi, vous fîtes le bonheur.
De leçons désormais il faut que je me passe ;
Je vous suis obligé, mais n'y revenez pas :
Soyez libre, partez ; et si vos destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher : j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

4

Hiver 2004

Clin d'oeil

Gérald Hervé devant Voltaire : l'image

Par Hervé Baudry-Kruger



Ce jour de juin 1992 où fut photographié Gérald Hervé devant le *Voltaire* de Houdon au musée de l'Ermitage (Saint-Pétersbourg), quels sentiments pouvaient l'animer ?

Dans son roman *les Feux d'Orion*, achevé deux ans auparavant, il avait consacré quelques pages denses à cet « art mineur », comme le dit un de ses personnages, lui prêtant sans doute son jugement. Cepen-dant, le geste de photographier, comme celui

de se laisser photographier, signifie, engage. Pour sa part, il s'y prêtait généralement de bonne grâce. Mais lorsque je lui eus remis les clichés pris durant son voyage, où plusieurs le représentaient dans diverses situations (tel le portrait à bord du croiseur *Aurore*, dans la huitième vitrine de l'exposition « Aux lieux d'une œuvre »), il fit remarquer qu'il avait passé le stade du miroir. Lui-même ne s'était pour ainsi dire jamais adonné à cet art. Se faire photographier était un jeu auquel il pouvait se prêter volontiers (voyez-le, dans la même vitrine, en Vietnamien, accoudé au bastingage d'un bateau sur le Mékong). Le reste ne représentait pas grand chose, « pas même une empreinte sensible en [s]oi – seulement une ombre, des sels d'argent sur du papier blanc de neige – révélateurs de tous ces négatifs ! » (*Les Feux d'Orion*, p. 228.)

Le marbre en pleine lumière soudain surgissant au détour d'une salle du palais d'hiver, le voltairianisme de Gérald Hervé fut en une fraction de seconde saisi. Mais c'est là, avouons-le, pièce à conviction mineure. Car ce fond a chez lui ses lettres, sa durée, ses réticences.

Une étude substantielle des rapports de l'œuvre de Gérald Hervé à Voltaire est disponible dans la rubrique « A propos de », dans ce même numéro.



4

Hiver 2004

A propos de...

Gérald Hervé devant Voltaire

Hervé Baudry-Kruger

Dans sa jeunesse, Gérald Hervé eut une idole : Paul Valéry. Plusieurs de ses poèmes les plus achevés sont purement valéryens. Et du maître, le jeune Hervé a lu le discours sur Voltaire du 10 décembre 1944, au sortir de la Libération (l'exemplaire imprimé figure dans la septième vitrine de l'exposition). Voltaire et Valéry : deux penseurs qui le marqueront à jamais. Faut-il s'en étonner, pour l'ancien, de la part d'un élève de la communale ? Et qui revendiquera, toute sa vie durant, l'héritage laïc et républicain comme une marque d'origine. De la part de celui qui, en tête de [sa dernière œuvre](#), fait sienne la phrase de Jean Daniel : « Mes maîtres m'ont appris qu'il y avait deux France, les héritiers de l'Ancien Régime et ceux de la Révolution. » Parmi les maîtres de leurs héritiers communs, il y a Voltaire.

Mais dans l'œuvre de Gérald Hervé, la pensée de Voltaire ne constitue pas un simple jalon, une référence de potache, quelque lieu de mémoire dont il suffit, à dates et à écrits solennisés, de rappeler qu'ils eurent lieu car souvenir vaut allégeance. L'art de la célébration, ce rite de soulagement si souvent transformé en étouffoir, n'est pas dans ses cordes. Voltaire, l'un des quatre de ce qu'il nomme le « quadripole majeur » de ce siècle, avec Diderot, d'Alembert et Condorcet, est l'homme des Lumières, le défenseur de la liberté d'expression et de la justice. « Il convient de citer Voltaire : "

Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai de toutes mes forces pour que vous ayez le droit de le dire" (*Traité sur la tolérance*, 1763). Ni le *Bill of Rights* anglais de 1689, ni la *Déclaration* américaine de 1776 n'ont jamais réellement fait école en France où, seule, a toujours prévalu la logorrhée rituelle de certains *robins* de (17)(19)89.» (*Carnet de mémoire et d'oubli. La France 1990*, Soignies, [Talus d'approche](#), 2004, 19/7.) La célèbre phrase de Voltaire n'est pas un mot en l'air, elle implique un engagement consenti au prix le plus élevé, l'éclipse de ses propres convictions. Il invite au défi à l'égard de soi-même, puisqu'il s'agit de faire place à l'opinion de l'autre, de consentir à l'expression de l'inconciliable. Adopter ce voltairianisme, le faire sien, ne revient pas tant à suivre la parole d'un maître qu'à se faire violence au nom d'un principe où le choix individuel débouche sur l'universel de la

liberté – plus une nécessité, la polémique. Cette attitude est, de nos jours encore, hautement problématique, remise en cause par ceux qui la faisant leur en toute légitimité peuvent être soupçonnés de détournement de tolérance. Autrement dit, Gérald Hervé a adopté d’emblée le présupposé voltairien de la contrariété, que la pensée la suscite ou la sollicite – d’aucuns diraient : contre la « pensée unique ».

Cet idéal des Lumières aux sources de la modernité démocratique et de ses chantiers est donc l’héritage à sauvegarder, à fructifier, de guerre jamais lasse. Il ne souffre aucune position de défensive : toute offense, car elles se déclarent sans crier gare, suscite riposte. La rationalité à l’œuvre se reconnaît à cet autre principe de la lutte contre « cette ignorance, cet obscurantisme entretenu, contre quoi luttèrent nos Encyclopédistes – sources de tous les maux... » (*Carnet*, 31/8.) Actualité de ce cheval de bataille voltairien, mais aussi d’une génération, puis d’une tradition qui est victoire (fragile, menacée) et gain pour l’humanité : les pages du *Carnet de mémoire* où se lit, s’entend l’indignation mêlée de dégoût, d’une tristesse philosophique, de l’auteur face au « bourrage de crâne » médiatique et à la stupéfiante « puissance des psychotropes politiques » (*Carnet*, 28/9) qui eurent cours en cette année de l’avant-première guerre du Golfe.

L’attaque est essentielle. On écrit contre. Voltaire avait à former des esprits, luttant pour cette nouveauté démocratique qui montait et dont on n’avait point eu encore l’idée. Aujourd’hui son message se vit en regain d’importance non par ce qu’il propose mais parce qu’il indique une posture, le refus du dilapidage et d’un retour à une barbarie savamment formée aux écoles démocratiques du siècle. Au siècle de Voltaire tout semblait barbare mais commençait d’être démocratique ; au nôtre, tout semble démocratique mais s’apprête à devenir barbare.

Voltaire, Valéry : deux grands esprits. Or l’esprit se sait, se veut léger – sans pour autant abdiquer de son devoir d’esprit, le penser. Les pères de *Candide* et de *Monsieur Teste* accueillent sans peine Gérald Hervé : chez eux tous, l’humour ne perd pas ses droits. Bien au contraire, il occupe une place centrale, qui est distance à soi, celle qui lui revient dans toute pensée véritable, la pensée qui se pense elle-même. Ainsi trouve-t-on à plusieurs reprises dans son œuvre de ces clins d’œil qu’interdit la pose de l’Ermitage, le cadet devant l’aîné ; mais les sourires, l’un de marbre, l’autre de chair, sont de connivence. Gérald Hervé rejoint, très significativement, le philosophe dans un jardin : « Inauguration, à Cergy-Pontoise, par le président de la République, des *jardins des droits de l’Homme*. Oh ! *Candide* ! » (*Carnet*, 18-21/10.) Signalons encore cette galéjade marseillaise : *la Margoule* – longue nouvelle (ou court roman) qui s’achève sur une pure pirouette voltairienne. Mathieu, l’éternel rond-de-cuir laissé-pour-compte des manigances d’un patron véreux, exhale en ces termes la triste sagesse du vaincu : « aux temps où nous sommes, il vaut mieux cultiver le jardin municipal... » (*La Margoule* in *Marseilles*, Soignies, [Talus d’approche](#), 2003, p. 87.)

Gérald Hervé, qui avait bien des raisons de goûter la férocité d’un Jules Renard, ne fut jamais magistrat en un tel jardin. Seul celui des lettres importait, qu’il ne cultivait point à la française, au mieux, à la Voltaire car comme lui il avait la *passion* de la justice, ayant été brisé dans sa jeunesse par une injustice digne de la France d’ancien régime. La leçon est qu’il faut se méfier des jardins où l’ordre règne. C’est aussi le nom que l’on donne à la Touraine, jardin de la France, et patrie de Descartes.

Dès la fin des années quatre-vingt, Gérald Hervé a relu les classiques de philosophie. Chantier d'où surgira le monumental essai anticartésien *la Nuit des Olympica. Essai sur le national-cartésianisme* (Paris, l'Harmattan, 1999, 4 vol.). À côté de Hegel, Heidegger ou Spinoza, Voltaire et, en particulier, son *Dictionnaire philosophique*. On ne compte pas moins de cinquante renvois à cet auteur ; du dictionnaire, Gérald Hervé a relu notamment les articles Athéisme, Secte, Sensation, Songes, Torture. Jamais, depuis ses premiers écrits publiés en 1948, dans une revue audacieusement intitulée *Imprudences*, la présence de Voltaire n'est apparue si nécessaire sous la plume de Gérald Hervé. La parenté éclate, c'est presque un dialogue qui s'instaure entre ces deux penseurs que réunit, quoique sur des bases différentes, leur anticartésianisme (sur cet anticartésianisme de Voltaire, outre la réflexion philosophique de *la Nuit des Olympica*, il y a les analyses de l'historien François Azouvi dans son *Descartes et la France* publié chez Fayard en 2002).

On serait même tenté de pointer un voltairianisme hervéien, pour ne pas parler d'un Hervé Voltaire, tant la pensée du maître se voit prolongée avec pertinence et dans un esprit aussi vigoureux et stimulant que le sien : cela aboutit au *Petit vade-mecum de la spiritualité ou le Dictionnaire de Voltaire, revisité et tempéré* (*La Nuit des Olympica*, tome 4, p. 351-9). La reprise de la forme du dictionnaire, arme des Lumières au service de la vulgarisation militante grâce à sa simplicité de manipulation, répond avec la même efficacité qu'en 1769 à l'urgence de l'heure : en 1990, il s'agit de « reprendre le combat de Voltaire contre la Bêtise lorsque celle-ci devient institution et la source de tous les crimes commis en Son nom. Et les fariboles, objets de dogme. »

Les choses sont claires : il y a le Voltaire des historiens et le Voltaire des philosophes. Il n'est pas un jalon dans l'histoire de l'esprit ni, en tant que symbole d'un engagement historique, la bannière des combattants de la liberté. Bien que panthéonisé, il tient toujours la route. Sa parole demeure actuelle. Elle nous parle. C'est l'activisme voltairien, forme et fond, qui est mis en œuvre dans *la Nuit des Olympica*. D'où ce pronom pluriel où Gérald Hervé s'inclut sans hésitation : « nous, les compatriotes de Voltaire » (Pierre Fontanié cité dans le tome 3, p. 302).

Il y a cependant une lecture hervéienne de Voltaire par-delà, ou en deçà ?, l'engagement, le combat philosophique contre l'intolérance, l'obscurantisme, etc., bref contre la « primitivité » (tome 4, p. 81) dont se riait le maître des Délices. En effet, Gérald Hervé revient à plusieurs reprises sur le plaisir de la pensée – ou du *penser*, comme on peut le lire dans l'une des citations placardées aux murs – chez lui. Faut-il y voir surtout une forme de jubilation faite de cette légèreté que nous avons rencontrée plus haut ? En tout cas, il ne s'agit rien moins que de futilité ou de cet esprit mondain dont on attend qu'il brille comme les chandelles illuminant un repas fin. Ce plaisir du penser a une conséquence majeure dans l'ordre de l'exercice de l'intelligence. Il est la source de cet esprit d'« ouverture » de la philosophie voltairienne qui refusant l'« absolutisation » des termes évite, au contraire des pensées sœurs en Lumières, de Rousseau et Condorcet notamment, de tomber dans les pièges de la rationalité-croyance et son aboutissement ultime, la Terreur. Ce plaisir encore est signe de la liberté d'un esprit qui, dans son progressisme pragmatique, sait qu'il ne peut proposer qu'une sagesse à portée de l'humain. À ce propos, le parallèle Voltaire/Condorcet (tome 3, p.

84) mérite de joindre les pages des anthologies de la philosophie contemporaine : il ne s'agit pas d'un exercice d'école, façon Racine et Corneille, mais de l'analyse de deux modalités d'une pensée de l'utile et du vrai. Gérald Hervé délivre de la sorte une forte leçon d'*Aufklärung* en signalant les « fourvoiements ».

Car la liberté de pensée – un penser en liberté – passe par la limite. Gérald Hervé a relevé une frontière du voltairianisme. Sur un point, Voltaire a baissé les armes, voire est passé à l'ennemi. Là où il le surprend en « flagrant délit de cléricature », sur l'homosexualité, problème clé de l'anthropologie contemporaine et « lieu de la plus grande hypocrisie sociale » (tome 3, p. 91). Car Gérald Hervé pousse les principes de vérité et de justice (la bastonnade, pour lui, fut l'exclusion de la marine, la mort sociale pour cause précisément d'homosexualité – voir Gérald Hervé en prison) là où Voltaire a cessé de le faire. Dans l'affaire d'Étienne Benjamin Deschauffours, exécuté pour sodomie par amalgame, dans ses propos sur ce sujet, il s'est montré « pusillanime », hypocrite même. « Notre Voltaire *en bémol* parmi les loups ! » se désole-t-il. Et pourtant... Aurait-il oublié sa jeunesse ? se demande le lecteur de Roger Peyrefitte. Le reproche, bien que déjà grave, ne se limite pas à la trahison des plaisirs de jadis mais à l'erreur de perspective qui le mène, dans son anticléricalisme, à dénoncer ce qu'il tient pour les « infamies » du clergé : « l'arbre lui a caché la forêt », conclut l'auteur de *la Nuit des Olympica*. Erreur d'autant moins pardonnable que Diderot ou Condorcet ne sont pas tombés dans le piège. D'ailleurs, c'est de leur côté que viendra le courant menant aux lois de décriminalisation sexuelle de la Révolution – lesquelles seront abolies par le gouvernement de Vichy en 1942.

Le voltairianisme de Gérald Hervé n'est pas, on le voit, opportunisme philosophique ou suivi pour mémoire. La dénonciation du fourvoiement voltairien signale que cette pensée peut, doit être poussée plus loin. Sa dynamique est donc demeurée intacte. Il va de soi qu'il ne saurait être question pour lui de relativiser, de concéder, sur le point incriminé, l'état des mentalités de l'époque. La réflexion philosophique, l'exercice véritable du penser interdit que l'on prenne les gants de l'historien, qui lui laissent les mains si blanches. Il s'agit aussi de comprendre que si son combat avait commencé avec lui, il ne prenait pas fin avec lui, comme aurait pu le croire Monsieur Homais. Le meilleur hommage qu'on puisse lui rendre, c'est de combattre ses fourvoiements avec ses armes, puisqu'elles le permettent. Ainsi le procès instruit par Gérald Hervé contre Voltaire aux marges de son engagement prouve-t-il l'actualité de sa pensée, c'est-à-dire sa puissance critique. Ce n'est pas un disciple de Voltaire qui a posé ce jour d'août 1992 devant le patriarche de marbre, c'est un philosophe du vingtième siècle, quelques pas devant, dans le même chemin.



4

Hiver 2004

Nouvelles du XVIII^e siècle

Trois publications

Signalons pour commencer le livre de Janine Garrison, *L'Affaire Calas, miroir des passions françaises* (Fayard, 2004) qui vient s'ajouter, mais de manière fort utile, à l'abondante bibliographie déjà établie sur ce thème éminemment voltairien.

L'utilité du livre de Janine Garrison vient du fait qu'elle ne s'est pas contentée de rediscuter les éléments connus de l'affaire : Marc-Antoine s'est-il suicidé ou a-t-il été assassiné ? Et, dans ce cas, peut-il l'avoir été par son propre père ? Peut-il l'avoir été sans que toute la famille fût complice ? Pourquoi, dès lors, condamner le seul Jean Calas à la roue ? En fait, en orientant sa recherche non sur l'événement lui-même, mais sur la manière dont Voltaire, en intervenant, a su cristalliser une certaine forme de conscience nationale, l'auteur ouvre un champ d'exploration bien plus intéressant, qui est celui de l'héritage de toute cette affaire, et des enseignements qui ont pu, à diverses époques, en être tirés. Elle arrive, chemin faisant, à une interrogation qui touche de plein fouet notre modernité – et notre bonne conscience.

Le seul reproche sérieux à faire concerne la bibliographie, sorte de fourre-tout dans lequel le lecteur se retrouve avec peine. Mais il est vrai que le sujet, très dense, et la taille du volume, très court, ne permettaient qu'une présentation lacunaire des ouvrages disponibles.

Restons dans le domaine religieux avec l'ouvrage de Philippe Goujard, *L'Europe catholique au XVIII^e siècle : entre intégrisme et laïcisation*, paru dans la collection « Histoire », aux Presses Universitaires de Rennes, en octobre dernier. L'auteur se propose de montrer que la croyance religieuse, refoulée dans « la sphère du privé », « fixa de moins en moins les normes des comportements publics et céda la place à une morale cherchant dans le droit naturel et la raison humaine de nouvelles règles des conduites publiques. » Il peut y avoir du coup « laïcisation sans déchristianisation », ce qui constitue peut-être l'originalité du système français.

Les chapitres III et VI sont particulièrement intéressants. Le premier se penche sur le triomphe de l'opinion publique en France et accorde une large place à l'étude de la propagande janséniste, qu'on oublie parfois dans l'aveuglement des Lumières. Le second s'intitule « Le front du refus » et met en évidence les réseaux qui expliquent, entre autres phénomènes, l'hostilité croissante à l'Etat et la persistance d'un sentiment religieux dont on aurait tort de croire que le dix-huitième siècle l'a définitivement affaibli. La bibliographie est bien sommaire (encore une fois) mais le lecteur trouvera en fin de volume deux index fort utiles.

Achevons ce voyage par un livre tout à fait exceptionnel et qui parle, précisément, de voyages, puisqu'il s'agit de *Naufrage et tribulations d'un Japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, avec une introduction, une traduction et des notes de Gérard Siary, et une postface de Jacques Proust. Le tout est paru aux éditions Chandeigne, en octobre 2004.

L'histoire est apparemment très simple : un bateau japonais chargé de riz est pris dans une tempête et s'abat sur les côtes russes : s'ensuit un voyage de dix années qui mènera les imprudents marchands japonais jusqu'au palais de Catherine II, à Saint-

Pétersbourg. Retournés chez eux et interrogés par le *shogun* sur leur périple, ils rédigent ce même récit de voyage qui nous est donné à lire aujourd'hui.

Quelques lignes sur le jeu d'échecs permettront au lecteur de mieux apprécier tout l'intérêt de ce texte : « Il y a un jeu comme nos échecs. Dit dames à la capitale, pions en Sibérie. Sa planche, d'environ 1 *shaku* 2-3 *sun* carrés, est souvent en marbre. Elle est quadrillée de huit rangées en long et en large, deux couleurs alternent d'un carré à l'autre... Les pièces sont en ivoire, en corne ou en bois dur. De part et d'autre il y a : un roi, tel notre ancien ; une reine, tel notre dragon ; deux éléphants, tels nos *kakkō* ; deux chevaux du genre de nos *keima*, mais qui peuvent circuler librement à gauche, à droite, en avant et en arrière ; deux barques, comme nos *hisha* ; huit pions, qui sont nos fantassins. Mais qui mangent en biais. »

L'édition est très richement illustrée et les notes, claires et concises, n'alourdissent jamais la lecture. La bibliographie est riche, clairement organisée, et l'index, qui n'est pas un simple *index nominum*, permet d'intéressantes lectures transversales. A parcourir ou à lire absolument.



4

Hiver 2004

Liens

Jean-Jacques Rousseau sur la toile

Si Voltaire n'a que modérément séduit les webmestres de tous horizons, Rousseau, en revanche, a fait une entrée remarquée sur le net. Il n'est pour s'en convaincre que de consulter les quelques sites que nous présentons sur cette page, et qui témoignent tout à la fois de l'engouement des chercheurs et de la passion – ô combien déraisonnable ! – d'amateurs éclairés.

Commençons par le site de la **Société Jean-Jacques Rousseau de Genève**. La Société Rousseau est assurément la plus ancienne connue à ce jour : fondée en 1905, elle s'apprête à fêter son centenaire au printemps prochain. Le site rappelle l'existence des *Annales*, principale publication de la Société, et dont il est prévu de diffuser en ligne les plus anciens numéros, aujourd'hui difficilement accessibles. Clair et lisible, il offre au visiteur des informations de base : la construction des quelques pages restantes et l'actualisation des données permettront bientôt de faire du site de la Société le lieu interactif et vivant que Rousseau est en droit d'espérer à Genève.

Rappelons que l'Espace Rousseau est également en train de construire son site. Doté d'un parcours audiovisuel à vocation pédagogique et situé dans la maison même où est né Rousseau, l'Espace, dirigé par Isabelle Ferrari, est une excellente entrée en matière à celles et ceux qui souhaitent approfondir leur connaissance de la vie et l'œuvre de l'écrivain.

Mais, si Voltaire a sa « maison », sa bibliothèque et son musée, Rousseau n'est pas en reste. **Le musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency** et son directeur, Robert Thiéry, proposent un parcours où se succèdent expositions temporaires, publications du musée, présentation de la bibliothèque d'études rousseauistes, située dans l'ancienne maison des commères... Le musée Rousseau de Montmorency est à Rousseau ce que l'Institut et Musée Voltaire est à l'auteur de *Candide* : un lieu de rencontres où peuvent se croiser curieux, chercheurs, érudits et, dans le cas de Rousseau, simples *promeneurs*...

Le meilleur site sur Rousseau reste cependant, et de loin, le site des **rousseauétudes** de Tanguy l'Aminot et Alix Cohen. Chargé de recherches au CNRS, Tanguy l'Aminot dirige l'équipe Rousseau de l'UMR 8599 à la Sorbonne, à Paris et est connu pour ses travaux sur la réception de l'œuvre du Citoyen de Genève. Le site, d'une sobriété toute spartiate, est néanmoins d'une richesse documentaire étonnante : colloques passés ou à venir, informations bibliographiques de grande ampleur, appels à communications, liens interactifs : rien n'échappe à la sagacité de la webmestre. Signalons que c'est Tanguy l'Aminot qui est le fondateur et le rédacteur en chef des *Etudes Jean-Jacques Rousseau*, bientôt entièrement disponibles à l'Institut Voltaire.

Jacques Rousseau. **M. Yoshihiro Naito** a en effet réalisé un site où se trouvent, outre ses propres articles sur la question, un abondant choix d'extraits musicaux directement téléchargeables ou audibles en ligne. La richesse de ce site témoigne de l'engouement

suscité au Japon par l'œuvre de Rousseau. Le détour par le site de M. Yoshihiro Naito est indispensable à qui s'intéresse à l'œuvre musicale de Jean-Jacques : il est précisé que ledit site est entièrement francophone, ce qui ne gêne rien à l'affaire.

Nous poursuivrons dans le prochain numéro cette petite quête de sites rousseauistes : nous traverserons ainsi l'Atlantique avant de revenir, sur les traces mêmes de Jean-Jacques, en terre helvétique. Bonnes visites !